

Le Grand Désaveu

Conscience, concept et responsabilité

Benabdellah SOUFARI

Anthropologue

2025

Note de méthode

Ce texte n'est ni un programme politique, ni un éditorial d'actualité.

Il propose une grille conceptuelle (transposable) pour lire la domination, puis une praxéologie (passage du diagnostic à des gestes concrets).

Le Coran y est mobilisé comme ressource philosophique partagée: les concepts qu'il cristallise sont opératoires indépendamment de l'adhésion religieuse.

Sur le "nous"

« Nous » désigne la communauté des résistants conceptuels — quelles que soient leurs origines, leurs appartenances, ou leurs convictions — unis par le refus de la mutilation intellectuelle et morale.

Cartographie rapide (pour lire ce texte)

1. Impasse: pourquoi la dénonciation et la réforme échouent.
2. Fossile conceptuel: la structure tripartite Pharaon / Haman / troupes.
3. Servitude industrialisée: désir mimétique et fabrication des "passions fictives".
4. Exigence conceptuelle: concept vs notion, contradiction principale vs contradictions secondaires.
5. Parole responsable: dire vrai, à temps, ou se taire.
6. Conscience et dignité: le "sentiment démocratique" (Bennabi).
7. Grand Refus: de la théorie à la praxis en trois degrés.
8. Transmission oblique: résoudre l'aporie élite/peuple par cristallisation.
9. Exigence de vérité: transformation radicale de la subjectivité.
10. Conclusion: la question qui vous revient.

PARTIE I — L'IMPASSE

La dénonciation d'un pouvoir, de ses représentants et de ses clercs ne suffit pas. Elle peut soulager un instant, mais elle ne transforme pas les conditions profondes du maintien de la domination. Dans un système mûr, la critique est souvent prévue, canalisée, intégrée. On vous concède l'indignation — à condition qu'elle reste sans concepts.

Il ne s'agit pas de mépriser la douleur des victimes, ni d'ignorer la brutalité institutionnelle. Il s'agit de comprendre pourquoi l'émotion, à elle seule, ne débouche pas sur une dynamique historique nouvelle.

Nous croyons que l'histoire avance au rythme des scandales et des élections. Or beaucoup de systèmes, précisément, ont appris à survivre à ces rythmes: ils absorbent l'alternance, ils digèrent les crises, ils transforment l'exception en normalité.

Le problème n'est pas l'absence de colère. Le problème est l'absence d'outils de pensée capables de hiérarchiser, d'ordonner, et de nommer l'essence.

PARTIE II — L'ÉCHELLE HISTORIQUE ET SES MÉCANISMES

À l'échelle historique, le pouvoir distribue rente, privilèges et protections aux forces civiles et militaires qui l'ont façonné ou qui le maintiennent. Il ne se contente pas de spolier les biens: il humilie.

« Certes, quand les tyrans s'emparent d'une cité, ils la corrompent et avilissent les nobles de ses habitants. C'est ce qu'ils font toujours. »

(Coran, 27:34, traduction du sens)

La structure tripartite: un fossile conceptuel

Le récit coranique de Pharaon et Haman opère comme un fossile conceptuel: il cristallise une structure de domination récurrente, à travers les siècles.

Pharaon n'est pas le symbole du seul pouvoir politique, et Haman celui de l'armée. Cette lecture superficielle rate l'essentiel.

La tripartition fonctionne comme modèle heuristique:

- **Pharaon:** le totalitarisme au sens large — le pouvoir visible qui définit le champ du pensable (politique, médiatique, économique, militaire, spirituel). Celui qui dit: « Je ne vous montre que ce que je vois. »

- **Haman:** la technostructure régissante — administrateurs, bâtisseurs, ingénieries de contrôle, bureaucraties de traduction, architectures de procédures. Haman ne "gouverne" pas: il rend le gouvernement possible en transformant l'intention politique en procédures, en arbitrages, en continuité.
- **Les troupes:** l'ensemble des relais civils et militaires qui exécutent, sécurisent, légitiment, rationalisent, expliquent, divertissent. Ce ne sont pas seulement des fonctionnaires ou des policiers: ce sont aussi des producteurs de discours, des médiateurs, des experts, des artistes subventionnés, des opposants "responsables" — tous ceux qui, volontairement ou non, permettent au système de se maintenir en feignant de le contester.

« Certes, Pharaon et Haman ainsi que leurs troupes à tous deux, étaient foncièrement coupables. »

(Coran, 28:8, traduction du sens)

Application à la France contemporaine (sans confusion de personnes)

Pharaon, ce n'est pas seulement Macron, ni tel ministre: c'est le pouvoir visible qui incarne un moment donné, qui occupe l'écran, qui tient la parole officielle.

Haman, c'est la bureaucratie technocratique — la haute administration, les appareils de production normative, les ingénieries de conformité, les structures de tri social. Haman survit aux alternances; il détient le monopole des dossiers, du temps long, de la complexité.

Les troupes, ce sont tous ceux qui — dans les institutions, les médias, les entreprises, les universités, les associations — exécutent, approuvent, sécurisent ou conseillent. Les troupes incluent l'intellectuel qui transforme toute critique structurelle en "psychodrame politique", le journaliste qui réduit le réel à des micro-controverses, l'enseignant qui reproduit sans questionner, l'opposant qui "fait barrage" tout en consolidant le cadre.

« Certes, Pharaon s'est comporté avec arrogance. Il a désuni ses habitants en clans divers. »

(Coran, 28:4, traduction du sens)

Pourquoi cette structure dure-t-elle?

Pourquoi un peuple subirait-il des siècles d'humiliation? Parce que l'oppression n'est pas seulement une force; c'est une pédagogie inversée. Elle apprend au dominé à se penser comme dominé.

À cette échelle, Macron, tel ministre, tel directeur d'administration ne sont souvent que des reflets: ils incarnent le flou d'une réalité à un moment donné, mais ne sont ni la netteté ni la réalité qui permettent de voir.

Ce texte ne demande donc pas: « Qui est coupable aujourd'hui? » Il demande: par quels mécanismes le système fabrique-t-il la docilité, la confusion, la fatigue?

Ce modèle n'est pas neutre: il nomme la domination comme fitna — l'épreuve qui mutile l'humanité.

PARTIE III — L'INDUSTRIALISATION DE LA SERVITUDE

Désir mimétique: de Girard à la société de consommation

René Girard a montré comment le désir se forme par imitation: nous désirons ce que désire l'autre, parce que l'autre devient médiateur de notre désir. Cette spirale crée rivalité, ressentiment, et souvent violence.

Dans la France contemporaine, pouvoir et opposition finissent par se ressembler: ils convoitent le même objet (les leviers), adoptent les mêmes méthodes, la même rhétorique, la même absence de vision. Ils vivent dans les contradictions secondaires et oublient la contradiction principale.

Mais le désir mimétique ne s'arrête pas au pouvoir politique. Le capitalisme a appris à industrialiser la rivalité: il crée des désirs artificiels (statut, objets, signes) pour générer une rivalité pacifiée.

Au lieu de se battre pour le pouvoir — ce qui coûte du sang et menace la stabilité — on se bat pour les déchets du pouvoir: consommation ostentatoire, lifestyle, "CV parfait", reconnaissance algorithmique.

C'est la servitude la plus pure: on ne désire même plus le pouvoir, mais les déchets du pouvoir.

Micro-scènes (testables) de la servitude ordinaire

- L'ouvrier qui s'endette pour la voiture qui lui permet d'aller travailler afin de rembourser la dette: la boucle est parfaite.
- L'étudiant qui accepte l'enchaînement de stages "formateurs" pour produire une employabilité docile: il confond formation et tri.
- Le salarié qui apprend à "performer" lors de l'entretien annuel d'évaluation: il n'est pas évalué sur sa vérité, mais sur sa compatibilité.
- Le citoyen qui attend la prochaine échéance électorale pour "faire barrage": il gère l'urgence perpétuelle au lieu de construire le temps long.
- L'utilisateur qui passe des semaines dans un labyrinthe de formulaires et de plateformes: il rencontre Haman, sous forme de procédure.

Pharaon n'a plus besoin d'opprimer directement: il suffit qu'Haman fabrique des passions fictives qui absorbent l'énergie de rupture.

La douleur personnelle peut être un moteur. Mais elle ne suffit pas. Sans concept, elle devient carburant du ressentiment, donc ressource récupérable.

PARTIE IV — L'EXIGENCE CONCEPTUELLE

Concept contre notion

L'intelligence créatrice

La philosophie invente des concepts pour donner signification à la réalité, en réduire la complexité sans la trahir, et hiérarchiser l'action.

Or, le débat public français se contente souvent de notions vagues, de faits divers, de signaux émotionnels. Les intervenants parlent hors cadre et hors temps, prisonniers du ici-et-maintenant.

Les réformettes formelles ne suffisent pas, car elles ne répondent pas à des défis civilisationnels mondiaux. Sans cap, sans référents, sans vision, l'opposition devient l'ombre du pouvoir.

Contradiction principale et contradictions secondaires

Il faut distinguer:

- **Contradictions secondaires:** sociales, politiques, économiques, idéologiques. Elles manifestent des tensions d'intérêts et des symptômes de crise.
- **Contradiction principale:** le clivage entre deux visions du devenir. D'un côté, la quête de vérité et de sens; de l'autre, la reproduction du système par ses représentants, ses auxiliaires, ses clients — et même ses contradicteurs secondaires.

Le débat français se perd dans les contradictions secondaires: quel candidat, quel programme, quelle réforme. Il n'aborde jamais la contradiction principale: quelle finalité civilisationnelle?

Quand le système parle de réforme, nous observons souvent une mutilation programmée. Quand il parle de modernisation, nous observons la destruction de solidarités. Quand il parle de responsabilité individuelle, nous observons l'abandon collectif.

Ce n'est pas seulement que ces mots sont mensongers: ils sont vidés de leur substance conceptuelle pour devenir des outils de gestion de la frustration.

L'intelligence créatrice

Produire des concepts ne consiste pas à "avoir des idées" ou à bien communiquer. C'est une discipline: lire pour comprendre, abstraire sans fuir le réel, créer des cadres au lieu

de fabriquer des illusions.

Comprendre n'est pas une nécessité pour fonctionner comme un organe asservi à une machine. Comprendre est un devoir de dignité: donner sens à nos facultés et devenir utile aux autres.

Sans concept, pas de lucidité, pas de clairvoyance, pas de décision: seulement une agitation sans direction.

PARTIE V — LA PAROLE RESPONSABLE

La parole est une responsabilité essentielle. Par elle, le langage transmet une vision du monde et une quête de sens.

Le concept, comme la vérité, n'est pas affaire de consensus, d'opinion ou d'arrangement. Il est l'expression de l'essence d'un phénomène, ce qui fait qu'il est ce qu'il est.

Dans un système qui met en péril l'existence de celui qui dit vrai, chacun a le droit d'avoir peur. Mais la responsabilité, lorsqu'il s'agit du devenir d'un peuple, est de dire vrai à temps — ou de se taire pour ne pas servir la diversion.

Toute confusion sert le mensonge.

PARTIE VI — CONSCIENCE ET DIGNITÉ

Le refus de la mutilation

L'être humain aspire à la plénitude. Il ne tolère pas la mutilation du corps — et, plus subtilement, il ne tolère pas la mutilation de l'esprit: l'injustice, le mensonge, la laideur.

Pourtant, l'habitude, la dépravation des mœurs et la perversion de l'esprit conduisent à tolérer l'intolérable, jusqu'à en faire une norme.

Le "sentiment démocratique" (Malek Bennabi)

Malek Bennabi appelait "sentiment démocratique" cette innéité qui pousse le gouverné à refuser d'être opprimé, et le gouvernant à refuser d'être oppresseur — par considération morale et spirituelle.

La fin de l'oppression est un acte d'humanisation. La dignité humaine est sacrée.

Or cette dignité manque au débat contemporain: elle a été mutilée par la tolérance des corruptions ordinaires, par l'acceptation de la vérité comme variable d'ajustement.

Quand un peuple et ses élites perdent ce sentiment, le système peut se perpétuer indéfiniment dans sa médiocrité et sa violence.

PARTIE VII — LES QUESTIONS FONDAMENTALES

Une série de dilemmes revient, à travers les siècles:

- Comment un individu accepte-t-il de ne plus penser, jusqu'à approuver l'injustice contre les autres — et contre lui-même?
- Comment des individus administrés et soumis se libèrent-ils d'eux-mêmes et de leurs maîtres, alors qu'ils ont mutilé leurs propres volontés?
- Comment éviter que l'aliéné par le spectacle, le crédit et le marché devienne l'instrument de son propre suicide?
- Comment montrer que tolérer les idées qui servent la domination est une subversion contre la dignité?
- Peut-on rompre le cercle servitude-oppression?

Ces questions ne trouvent pas de réponse dans la simple dénonciation, ni dans la réforme gestionnaire.

PARTIE VIII — LE GRAND REFUS: DE LA THÉORIE À LA PRAXIS

Herbert Marcuse appelait "Grand Refus" cette rupture radicale avec les formes de domination: une pensée négative qui refuse d'être intégrée par le système qu'elle critique.

Le Grand Refus n'est pas l'aventurisme: il ne donne pas au système des alibis pour écraser des innocents. Il est une démarcation: refuser symboles, idoles, méthodes.

Mais que signifie ce refus, concrètement? Il doit s'articuler en trois degrés.

1) Premier degré: le refus de l'énergie

Ne plus alimenter le système par ses propres forces.

- Refuser les postes de "régulateur éthique" dans des institutions corrompues, lorsque votre présence sert d'alibi. Vous n'êtes pas là pour réformer, vous êtes là pour décorer.
- Refuser les financements qui conditionnent le discours.
- Refuser les dispositifs médiatiques qui instrumentalisent la critique en spectacle.

- Refuser le crédit comme "liberté" lorsque l'endettement vous rend docile.
- Refuser les "emplois créatifs" qui ne sont que mise en scène de la productivité.

Le refus de l'énergie, ce n'est pas l'ascétisme. C'est un réagencement: rendre à sa vie une autonomie minimale, sans laquelle aucune parole vraie n'est durable.

2) Deuxième degré: le refus du langage

Créer un lexique parallèle, non par jeu de mots, mais par bataille sémiologique.

Quand le système parle de "réforme", nous disons: "mutilation programmée".

Quand il parle de "modernisation", nous disons: "destruction des solidarités".

Quand il parle de "flexibilité", nous disons: "précarisation systématique".

Quand il parle d'adaptation, nous disons: "soumission aux marchés".

Quand il parle de "responsabilité individuelle", nous disons: "abandon collectif".

Le pouvoir maintient sa domination en contrôlant le vocabulaire. Le refus du langage consiste à ne jamais adopter le vocabulaire de l'adversaire — même par commodité.

3) Troisième degré: construire des cercles de dignité

Pas un parti. Pas un mouvement de masse. Des cercles (5 à 10 personnes) qui travaillent sur un temps long.

Objectifs:

1. Produire des concepts (pas des slogans).

Exemple: documenter la "déshumanisation technocratique" à partir de cas administratifs réels (procédures, plateformes, normes), jusqu'à produire un concept transmissible.

2. Former des jeunes à l'abstraction créatrice.

Ateliers: passer du cas particulier au concept, de l'émotion à l'analyse, de la dénonciation à la compréhension.

3. Constituer des archives des mécanismes de soumission, sans visée médiatique immédiate.

Non pour "faire le buzz", mais pour produire un savoir transmissible.

Ces cercles ne cherchent pas la visibilité. Ils cherchent la cristallisation.

PARTIE IX — RÉSOUDRE L'APORIE ÉLITE / PEUPLE

Qui commence? Le peuple seul, sans points de cristallisation, peine à organiser le temps long. Les élites seules, sans reconnaissance populaire, se dispersent ou se corrompent.

Le changement ne naît pas d'une causalité linéaire (l'élite entraîne le peuple, ou le peuple génère l'élite), mais de lignes de fracture.

La transmission oblique

Le changement naît de points où une fraction du peuple (même minime) et une fraction de l'élite (dissidents systémiques) se reconnaissent dans une rupture conceptuelle commune.

Ce n'est pas une avant-garde éclairant les masses. Ce n'est pas une masse créant son avant-garde. C'est une rencontre qualitative.

Exemple concret (testable):

Un ingénieur des Ponts rompt avec sa caste: il refuse de signer un projet qui défigure un quartier populaire.

Un professeur de banlieue refuse de noter des copies vides pour faire plaisir à l'inspection.

Un artiste déserte les dispositifs de subvention: il ne veut plus être le "décorateur social" du système.

Ces trois-là ne se connaissent pas, mais ils produisent le même geste: refuser d'être l'alibi.

Quand ils se rencontrent, ils ne créent pas un parti: ils forment un cercle de dignité.

Leur force: ils peuvent expliquer leur refus, le transmettre, le généraliser en concept.

Le peuple ne "suit" pas: il reconnaît. Il reconnaît dans ce concept la vérité d'un vécu jusque-là innommable.

Cette reconnaissance transforme la frustration en compréhension, et la compréhension en capacité d'agir sans se dissoudre dans la colère.

PARTIE X — L'EXIGENCE DE VÉRITÉ

Le changement n'est pas affaire de majorité formelle, ni don du prince, ni violence purificatrice. Il commence par l'exigence de vérité.

La vérité est incompatible avec l'esprit partisan, la rente, le clientélisme, la corruption, la paresse, et le désir mimétique qui pousse à tolérer l'injuste.

« Dieu ne change point l'état d'un peuple tant qu'ils ne changent pas ce qui est en eux-mêmes. »

(Coran, 13:11, traduction du sens)

Ce verset ne prêche pas l'individualisme. Il exige une transformation radicale de la subjectivité.

L'objet du désir, la visée du vouloir, le contenu du savoir, la manière de croire, la finalité de l'acte, le cadre du devoir: tout doit être réajusté.

Le salut impose de garder ses distances hors de la sphère des imposteurs et des usurpateurs. Espérer la fin d'un système mortifère n'est pas illicite; ce qui est illicite, c'est l'effusion de sang sans droit ni justice.

La voie des réformateurs

Il faut des réformateurs porteurs de concepts: capables de fédérer sans diriger, d'articuler sans représenter, de révéler sans manipuler.

Ils ne confinent pas leur discours au religieux. L'élan spirituel fait partie de la quête de vérité, comme la vérité sur le salut de l'homme.

Ces élites devront proposer des alternatives crédibles. Mais la condition est première: produire les concepts qui rendent ces alternatives intelligibles, désirables, transmissibles.

CONCLUSION — LA QUESTION QUI VOUS REVIENT

Le Grand Désaveu n'attend pas l'effondrement: il le provoque conceptuellement.

L'effondrement d'un système n'est pas une prophétie à recevoir passivement. C'est une dynamique à activer par le refus radical et la production d'alternatives irréductibles.

La dernière question n'est donc pas: « Le système va-t-il s'effondrer? »

Elle n'est même pas: « Que devons-nous faire collectivement? »

La dernière question est:

Quel concept produisez-vous aujourd'hui qui rendra le système intolérable pour vos enfants?

Car c'est dans cette production — nommer ce qui mutile, penser ce qui libère, articuler ce qui était ressenti mais inexprimé — que réside la force capable de briser l'inertie de la servitude.

Le Grand Désaveu n'est pas un constat désespéré.

C'est un refus actif.

C'est l'exigence que notre conscience, nos concepts et notre responsabilité soient à la hauteur du temps.

Benabdellah SOUFARI, anthropologue

Repères bibliographiques (pour situer les filiations)

- René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*; *La violence et le sacré*.
- Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel* (thème du "Grand Refus" et de l'intégration de la contestation).
- Malek Bennabi, travaux sur la colonisabilité et le "sentiment démocratique".